L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 24 OCTOBRE 1884. 58ème Année

Dufour, Denoux & Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La., as Second Class Matter

L'ABEILLE-ORLEANS
VENDREDI, 24 OCTOBRE.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes et Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par H. Stern & Co., No 35 rue de Chartres
Bottes, souliers et brodequins.

Les partisans de MM. Blaine et Logan et l'industrie sucrière.

Nous ne sommes pas de ceux qui prouvent un malin plaisir à scruter le passé des hommes publics; nous ne leur demandons pas, dans leurs vieux jours, compte de leurs péchés de jeunesse. Nous ne prétendons pas, comme le voudraient certaines gens, qu'ils habitent une maison de verre, et leur vie privée ne nous intéresse pas plus qu'elle ne nous regarde.

Nous n'exigeons pas plus d'eux, durant une longue existence, une parfaite unité de conduite et de principes. L'homme change avec les transformations sociales et les révolutions économiques.

Mais quand un homme se fait le champion de certaines idées, de certains principes; quand il pose devant nous, ou que ses amis nous le présentent comme le défenseur de nos intérêts, comme le protecteur de nos industries, il nous est bien permis d'interroger son passé, de voir si ses antécédents ne sont pas la contradiction manifeste de ses prétentions et si ses déclarations ne sont pas un leurre pour s'emparer de nos esprits et capter nos voix.

C'est précisément ce qui nous arrive avec M. Blaine, avec M. Logan, et leurs collègues du républicanisme.

Il faudrait vraiment une bien forte dose de crédulité aux partisans, aux défenseurs de l'industrie sucrière louisianaise pour pouvoir attendre quoi que ce soit de ces hommes et de leur parti. Nous avons sous les yeux un relevé de chacune des opinions professées, de chacun des votes donnés par eux, toutes les fois que la question d'existence et de protection de cette industrie a été posée devant le Congrès. Toujours, invariablement, ils se sont déclarés, ils ont voté contre elle, et ils n'ont aucune excuse à donner, aucun prétexte à invoquer, ils ne peuvent alléguer qu'ils ont changé de sentiment ou de système. C'est en vertu même des principes qu'ils proclamaient alors, qu'ils proclament encore aujourd'hui, c'est comme protectionnistes, qu'ils ont, constamment et sans broncher, abandonné l'industrie sucrière.

En voici les preuves. On sait combien la convention qui a admis en franchise les sucres des îles Sandwich aux Etats-Unis, nous a été préjudiciable. L'idée était sortie de cerveaux républicains et la mise à exécution en a été imposée par les républicains.

La loi qui a été adoptée par la chambre, à cette occasion, a été votée par M. Blaine et par ses collègues et amis du Maine, MM. Frye et Hale.)

Elle a obtenu une majorité de 115 voix. Sur ces 115 voix, 66 étaient républicaines. La minorité qui a voté la négative, était de 101 voix, dont 71 étaient du parti démocrate.

Bientôt après, la loi était soumise au Sénat. Un membre s'y levait et prenait la parole, pour tourner en ridicule les arguments de ceux qui combattaient le projet; ce sénateur c'était M. John Logan, le candidat actuel du républicanisme à la vice-présidence.

On voit que le rôle joué de MM. Blaine et Logan dans cette affaire du traité des îles Hawaiiennes ne doit pas nous inspirer à leur égard une bien grande reconnaissance.

Passons à la loi de 1883, qui avait pour but l'abaissement du tarif. La clause relative à la réduction de droits sur le sucre est présentée au Sénat par un républicain, M. Morrill, du Vermont. Un amendement qui aggrave encore la situation est offert par un autre républicain, M. Aldrich, du Rhode Island. Quel est celui qui montre le plus d'ardeur dans la défense de ce malencontreux amendement? M. Frye, le successeur de M. Blaine au Sénat, son ami de longue date, un des plus grands partisans de sa candidature.

L'amendement Aldrich est rejeté par 32 voix contre 21. Sur les 32 votes négatifs, on en compte 23 appartenant au parti démocrate.

Quant aux votes affirmatifs ils sont tous républicains, et nous voyons briller parmi eux le nom de M. John Logan.

Le rejet désespéré M. Frye, l'*alter ego* de M. Blaine; il présente un second amendement, fixant la réduction à 38 pour cent, et dans le discours qu'il prononce à l'appui de cet amendement, il reproche aux démocrates de vouloir maintenir un droit exorbitant, un droit d'au moins 42 pour cent.

L'amendement Frye est rejeté, et le projet passe, tel qu'il a été présenté, avec réduction sur les sucres. Parmi ceux qui votent en faveur du bill se trouvent, cela va sans dire, MM. J. Logan et Frye.

Du Sénat le bill est porté à la Chambre. Comme la saison est fort avancée, les partisans de la réduction, qui sont pressés, se voient, pour procurer à l'assemblée le temps de traiter la question, obligés de demander une suspension des réglements. C'est un républicain qui fait la motion, ce sont des républicains qui l'adoptent. Sur 147 votants qui se prononcent en faveur, on compte 138 membres de ce parti; pas un républicain ne repousse la motion.

Enfin, le bill est mis aux voix. Les républicains sont au nombre de 152; tout, moins 11, chiffre insignifiant, votent en faveur. La masse du parti démocrate se prononce contre elle.

On le voit clairement—cette longue guerre, commencée en 1875 et poursuivie depuis, avec acharnement, contre notre industrie sucrière, est fomentée par le parti républicain, dirigée par lui, soutenue par lui; c'est à lui que les partisans de la réduction doivent les différentes victoires qu'ils ont pu remporter au Congrès, soit au Sénat, soit à la Chambre; et parmi nos ennemis, nous voyons figurer les candidats républicains à la présidence et à la vice présidence; le premier par ses votes, le second par ses votes et ses discours.

Qui se sait, d'ailleurs, que le trop fameux traité de réciprocité avec le Mexique est entièrement l'œuvre du même parti, et que c'est dans ce même parti qu'il trouve encore tous ses défenseurs?

Comment un certain nombre de nos concitoyens, même de nos planteurs, de nos planteurs sucriers, en sont-ils arrivés à fonder quelque espérance sur une victoire du républicanisme, sur l'élection de M. Blaine? N'est-ce pas évident qu'il y a chez leurs adversaires politiques un parti pris contre l'industrie qui les fait vivre; cela ne ressort-il pas manifestement de tous les précédents, de toutes les discussions, de tous les votes des deux Chambres, depuis une dizaine d'années? Est-il possible de conserver la moindre illusion à cet égard?

M. Blaine, dans sa lettre d'acceptation de la candidature, fait cette belle déclaration: "Que les intérêts de l'agriculture sont les plus dignes de l'attention de l'homme d'Etat, et que dans toutes les questions de budget et de tarif, ce sont eux qu'il faut considérer avant tout." Soit, mais cela, il le pensait quand il contribuait à faire adopter une convention qui devait être une cause de ruine pour notre culture de la canne. N'est-ce donc pas là un intérêt agricole de premier ordre? Et n'est-il pas clair que, de tout temps, aujourd'hui comme en 1875, il a fait une exception contre notre industrie sucrière, qu'il a mise ainsi hors la loi?

Un dernier mot. M. Blaine n'est il pas l'enfant chéri des raffineurs de l'Est, puissants soutiens de son parti, et les raffineurs de l'Est ne demandent ils, ne fixent-ils pas l'abolition du droit sur le sucre brût, un droit prohibitif sur le sucre raffiné?

Les paroles solennelles que le général FRANCIS T. NICHOLLS a prononcées, mardi soir, en donnant son adhésion pleine et entière à la candidature de l'honorable CARLETON HUNT, qui, avec trois autres démocrates du Sud, a sauvé l'industrie du sucre et l'industrie du riz en Louisiane, a empêché les amis de MM. Carlisle et Morrison de tomber dans l'abîme du libre-échange et de rendre impossible le succès du parti démocrate dans la lutte présidentielle—ces paroles, disons-nous, ont produit à la Nouvelle-Orléans et produiront dans nos campagnes une profonde émotion.

Tombées de la bouche d'un soldat qui a si héroïquement servi sur les champs de bataille notre Etat dont il est le fils bien-aimé, et a montré tant de modération et de sagesse dans l'exercice de ses fonctions de gouverneur, elles doivent nous rappeler au sentiment des devoirs civiques que nous négligeons trop souvent, au danger qui suivrait infailliblement l'oubli de ce que nous avons souffert alors que les humiliations et les désastres ne nous avaient pas encore forcés de reconnaître le besoin, la nécessité d'une étroite union.

Puissent les avertissements de notre cher compatriote être entendus de ceux auxquels ils s'adressent; puissent-ils engager les démocrates de toutes les classes de la société—particulièrement ceux du grand négoce et de la haute finance—à suivre l'exemple des hommes d'affaires de New York, qui, repentants de leur indifférence passée, frappés de terreur à la vue des conséquences de leur longue abstention, prennent une part active au combat électoral et vont assurer le triomphe de Cleveland afin d'épargner à notre pays de nouveaux scandales administratifs, de formidables complications étrangères; puissent-ils leur inspirer la crainte d'être jugés par des adversaires qui ne sauraient leur accorder ce qu'ils leur promettent si généreusement à cette heure, mais les ramèneraient aux jours sombres de la reconstruction.

Les sous dont les démocrates se sont rendus coupables et que les conservateurs ont tant de raisons de déplorer, disparaîtront dès que ces conservateurs voudront agir.

Le Rév. Père Subileau, curé de l'Eglise St Augustin, est de retour de France. Nous sommes heureux de le revoir parmi nous.

Aux votants—Nous croyons devoir prévenir les votants qui ne se sont pas encore fait inscrire que le bureau du contrôleur de l'Enregistrement ferme pe soir même, à 7 heures. Qu'ils se hâtent donc, par après la clôture on ne livre plus de certificats.

En se référant aux annonces en verre que Mme Lopez veuve de M. D. Lopez le confiseur populaire du No 178 rue du Canal, fera demain samedi l'ouverture d'un lunch où l'on trouvera toutes les primeurs de notre marché. Mme Lopez s'est aussi assuré les services d'un excellent cuisinier. Nous ne saurions trop recommander cette maison, car elle le mérite à tous égards.

Nous avons reçu, hier, le premier numéro de la "revue de l'Exposition Universelle", que publient, en espagnol, à la Nouvelle-Orléans, sous le titre de "Revista de la Exposicion Universal", M. Emiliano Martinez, consul de cinq républiques de l'Amérique du Sud dans notre ville, et M. J. J. Martinez, agronome et professeur de sciences et de langues parmi nous.

Les négociants qui désirent se faire connaître dans les contrées hispano-américaines ne sauraient trouver de meilleur moyen que celui qui leur est offert par les MM. Martinez, qui y comptent de nombreux et influents amis, comme ils l'en comptent ici.

Le Courrier des Etats-Unis, du 21 octobre:

Il y a longtemps que M. Butler est considéré, généralement, comme un auxiliaire, mais un auxiliaire inconscient, de M. Blaine. C'était simplement une hypothèse, à laquelle conduisait le cours naturel des évènements; mais la preuve d'une intrigue active, intentionnelle, concertée et organisée, manquait; elle est fournie aujourd'hui par le témoignage direct, positif, d'un homme qui a été l'un des chefs dévoués et sincères du mouvement institué au nom du Labor Party, qui l'a servi avec zèle tant qu'il a cru représenter une cause humaine et désintéressée, mais qui a révélé la trahison du moment où il lui a été prouvé qu'il jouait un rôle de dupe. Voici comment le *Times* de New York rapporte les incidents révélateurs:

La preuve est positive et le témoignage irréfutable. Il est établi que le général Parsons, président du Greenback-Labor-Party du Maryland, à qui le Comité national républicain a déclaré que c'était ce comité même qui avait la direction de la campagne Butler, institue particulièrement en vue des Etats du Nord. Cette complicité imprudente, qui a adres ait aux complices supposés, a ouvert les yeux au général, qui a compris que le comité national avait un marché fait avec le général Butler pour enlever des votes à Cleveland, amoçant le Labor-Party par des faiblesses et des promesses.

Ainsi éclairé, le général Parsons s'est livré à une enquête qui lui a progressivement fourni des preuves convaincantes à l'appui de ses premiers soupçons. Il a trouvé parmi les chefs de la campagne Butler des partisans notoires de Blaine, travaillant le Labor Party pour y trouver des dupes au détriment de Cleveland. On écrit, de Baltimore, que des révélations ont produit une profonde sensation dans le Maryland, et que la pensée que les voyages prinpiers de M. Butler sont payés par les républicains, cause une profonde indignation parmi les ouvriers qui avaient mordu à l'hameçon des déclamations philanthropiques de ce tribun de comédie.

Le *World* a publié, hier, enclavé dans son texte, une excellente charge qui rend très bien ce curieux épisode électoral. Le général Butler y est représenté mendiant des votes et tendant le chapeau pour les recevoir. Mais le chapeau n'a pas de fond, et les votes, passant au travers, tombent dans le chapeau de M. Blaine, accroupi à la manière du chien de l'aveugle sous les jambes de Butler, qui porte sur la poitrine l'écriteau sacramentel: *I am blind.* C'est une jolie fiction pour une vilaine réalité.

Société d'économie populaire à Lyon.

Nous lisons, dans le *Globe*, de Paris:

Le *Globe* prévoyait déjà il y a quelque mois, la fondation d'une Société d'économie populaire à Lyon; ce qui était alors une espérance est aujourd'hui une réalité. Il s'est rencontré à Lyon un groupe d'hommes éclairés, que préoccupent les questions sociales, qui croient à la possibilité de les résoudre, si les hommes de science et les hommes de labeur s'unissent dans la recherche de la solution et mettent en commun: ceux-là leurs lumières, ceux-ci les renseignements précis que seuls ils peuvent fournir sur les besoins et les aspirations du monde ouvrier. Ces hommes, s'inspirant de l'exemple de la Société d'Economie populaire de Paris, ont exclu de leur programme toute préoccupation politique, ou, plus exactement, toute préoccupation; ils sont, d'ailleurs, très fermement républicains et se proposent tous pour but l'émancipation de la démocratie en matière économique.

Une réunion préliminaire, tenue le vendredi 26 septembre, a posé les bases du réglement de la Société et constitué le premier noyau de ses fondateurs, au nombre de 25 environ.

L'un des secrétaires de la Société de Paris, invité à cette réunion, a eu l'occasion d'y fournir des renseignements sur l'organisation et l'histoire de cette dernière. Tout fait espérer que des relations suivies et cordiales s'établiront entre les deux associations, pour le plus grand bien de leurs travaux.

Le samedi 27, une conférence, destinée à faire connaître au public la nouvelle Société et son but, a été faite par M. Bordeau, dans une des salles du palais de la Bourse. D'après le *Lyon Républicain*, "la conférence avait attiré un public nombreux. Un grand nombre de notabilités y assistaient. Entre autres MM. Ferrouillat, et Clapot, conseillers généraux; Dedieu, maire de Villeurbanne; Gouguet, président de l'Assistance démocratique; MM. Guignard, Fontaine, Block, professeurs aux Facultés des sciences et des lettres; le docteur Bard, médecin des hôpitaux; Meyrieu, Petitjean, Chabert, professeurs des lycées; Chapitet, Bailly, Bérard, Berthet, Cré, Chomat, Commandeur, Passerieux, Perret, A. et J. Vidaud, Gny, etc.

La séance était présidée par M. Chopié, président du conseil des prud'hommes, qui a expliqué avec beaucoup de clarté et de sobriété le but de la Société et le titre qu'elle a pris de *Société d'Economie politique et sociale de Lyon.*

Nous donnons, ci-après, un extrait du discours de M. Chopié, discours qu'a publié le journal auquel nous avons emprunté la nouvelle de la fondation de la société:

Gardons-nous bien de mépriser les questions de pot-au-feu. Dans un pareil milieu, il y aurait beaucoup d'ignorance sans aucune élévation réelle. Quand nous semblons parler de vie matérielle, au fond, c'est d'humanité, c'est de dignité, c'est de patrie qu'il s'agit. Quelle dignité, quelle préoccupation des choses intellectuelles, quel développement de goût littéraire et des beaux-arts pourriez-vous espérer, d'un peuple qui misère corberait vers la terre? Si vous voulez que la France demeure un centre de vie artistique, de science désintéressée, un pays où plus qu'ailleurs tout homme est capable d'adurer une action grande, une parole noble, une belle œuvre d'art, veillez d'abord à ce que la France soit assurée du pain quotidien.

Par simple humanité même, songez que dans nos sociétés à peine organisées, il existe des foules d'êtres dont la subsistence est sans cesse en question, d'êtres qui vivent à deux doigts au-dessus de la détresse absolue, de la famine, et pour qui le moindre relèvement du prix de la vie équivaut à un engloutissement dans la misère noire. Enfin, si vous tenez à avoir une patrie, réfléchissez que la prochaine guerre, celle à laquelle l'Alsace opprimée nous ordonne de penser toujours, sera une guerre à coups de milliards de France aussi bien qu'à coups de millions d'hommes. La guerre de 1870 n'avait déjà dix à douze millions par jour: celle-là mettra en mouvement des armées deux fois plus fortes, et coûtera un demi-milliard par mois. La victoire sera peut-être au plus habile et au plus brave; mais certainement elle sera au plus tenace et plus riche.

Voilà pourquoi il faut que la démocratie prenne enfin la direction de ces intérêts matériels. Voilà pourquoi il faut qu'il se fonde dans toutes les grandes villes, partout s'il se peut, des sociétés comme celle dont la création vient de vous être annoncée. Déjà les syndicats ont commencé l'éducation du travail; leur œuvre matière économique, mais elle n'est pas que, ils ne devaient pas l'élever au-dessus de la considération des intérêts d'une corporation. Ce sont les intérêts de la France entière qu'ils doivent maintenant apprendre à connaître et à gérer.

Ainsi bien, il y a presque de l'avenir du parti républicain quand nous nous disons qu'en lui seul les institutions fondamentales qu'il lui faut les questions de mécanisme politique, les questions de forme, n'y peuvent pas demeurer toujours au premier plan. Si on les éternise, on arrive à se quereller pour des mots, et bientôt pour des personnes: à la politique de principes succède la politique électorale, et aux luttes des partis, les querelles de coteries. La démocratie se lasse de ces débats où elle ne voit que des ambitions en jeu. Il lui faut un programme plus substantiel, plus pratique, sur lequel elle puisse s'unir pour travailler. Ce programme, il faut qu'elle l'élabore elle-même dans des réunions studieuses, car les plus beaux projets du monde, s'ils ne sont pas compris de ceux à qui ils s'appliquent, s'ils ne sont pas nés de leurs vœux mêmes, ne rénssissent pas et n'aboutissent qu'à des lois vaines.

Tel est le terrain, mes chers concitoyens, sur lequel la Société lyonnaise d'économie politique et sociale vous convie par son exemple à vous rallier. Unissez-vous sous cette devise: "La grandeur nationale, par la vie à bon marché." Réalisez ainsi le programme que Gambetta avait condensé dans ce mot profond: "Tout pour la Patrie, par la Démocratie."

Si vous désirez acheter des actions, des billets, des bons, adressez-vous à A. Willoz, courtier, coin Baronne et Gravier.

Le Journal officiel, Paris, a annoncé, le 8 octobre courant, les récompenses suivantes décernées pour dévouement aux cholériques:

La sœur Saint-Julien, supérieure des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, attachées à l'hôpital militaire de Marseille, est nommée chevalier de la Légion-d'Honneur, pour le zèle dont elle a fait preuve en soignant les cholériques;

Une médaille d'or de première classe est décernée à la sœur Stéphanie, attachée également à l'hôpital militaire de Marseille.

Une nouvelle mode.

Mesdames et messieurs, s'écrie le *Figaro*, il ne s'agit de rien moins que de supprimer les bas et les chaussettes. C'est l'Angleterre qui prêche cette croisade. D'après des expériences consciencieusement faites par des pères de famille sur des enfants, il paraît, qu'au point de vue de la santé, rien ne serait plus inutile et même nuisible que l'habitude de porter des bas dans les chaussures.

Mieux encore, quelques fanatiques prétendent que mettre pieds nus serait le comble de l'hygiène.

Le tout est d'essayer; mais qui voudra commencer?

Cependant, disons en terminant que nous avons connu deux hommes du monde qui ne portaient pas de chaussettes. L'un est mort d'accident il y a quelques années; l'autre vit toujours; il a plus de soixante-dix ans et se porte admirablement; c'est un personnage très connu par l'originalité de son talent et que nous ne voulons pas désigner davantage.

C'est égal, voilà une mode qui aura de la peine à prendre.

Le vieux baron de X...., sourd comme une pioche, chasse le loup dans la forêt de Montpipeau, et galope furieusement en excitant ses chiens.

Un jeune invité l'aborde:

—Comment va madame la baronne?

—Elle a le poil du museau tout blanc!

Le jeune invité part à fond de train.

Si vous désirez vendre des actions, des billets, des bons, allez à A. Willoz, courtier, coin des rues Baronne et Gravier.

La Pall Mall Gazette reçoit, d'un officier de la marine anglaise, une lettre dans laquelle on lit:

"Dans vos articles intitulés "la Vérité sur la marine", l'auteur n'a absolument rien exagéré; s'il y a un reproche à lui faire, c'est qu'on n'y a pas suffisamment apprécié toute l'étendue du danger auquel nous sommes exposés. Suivant ma modeste opinion, tous les efforts que nous pourrons faire pendant les trois prochaines années, pour construire des croiseurs rapides, des avisos et des bateaux torpilleurs, n'arriveront à nous créer qu'une bien faible supériorité sur la France. Par les relevés que j'ai faits moi même pendant les dix dernières années, j'ai pu constater qu'il n'y a pas eu un seul moment, pendant cette période décennale, où les Français ne fussent pas nos égaux en force navale, j'entends une force relative.

Si nous pouvions retenir nos navires et leurs équipages en Angleterre, notre situation serait naturellement meilleure; mais avec notre immense commerce, nos colonies lointaines et nos dépôts de charbon, répandus dans tous les coins du monde, cela est absolument impossible, et toutes les comparaisons qu'on établira constateront la supériorité de la marine française. J'ai vu un grand nombre de navires français, leurs officiers et leurs équipages, et je suis persuadé, si le courage de ces derniers est égal à leur prestance, que, navire contre navire, homme contre homme, canon contre canon, les Français sont nos maîtres."

"Je souhaite vivement que cette situation ne dure pas plus longtemps, et que les patriotiques efforts que fait votre journal finissent par ouvrir les yeux de la nation anglaise sur le péril qui la menace et lui fassent comprendre qu'une défaite ou un désastre maritime, à l'heure qu'il est, ne pourrait pas se pardonner comme dans le temps passé. Il faut que nous continuions à rester la plus grande puissance maritime, ou que nous descendions. Il n'y a pas de milieu: si nous sommes incapables de maintenir notre suprématie maritime, il vaut mieux le reconnaître sagement que de continuer à vivre dans le paradis des fous, où nous vivons actuellement.

La photographie tend à se vulgariser et à devenir un art d'amateur, par suite de l'abaissement du prix des appareils et de leur simplification; elle n'en reste pas moins un art assez long à acquérir, si l'on veut arriver à faire des épreuves tout à fait satisfaisantes.

Lorsqu'on veut limiter son emploi à la reproduction des plantes, on peut le faire sans matériel, sans appareil et, pour ainsi dire, sans dépenses (si l'on fabrique soi-même le papier photographique), à l'aide du procédé employé avec succès, depuis plus d'un an, par M. J. Philippe, professeur à l'école Monge, Paris.

On prend une feuille de papier, dit au cyanotype (qu'on peut facilement se procurer dans le commerce, à bon marché); on y applique la plante d'herbier, qu'on recouvre d'une vitre de dimension convenable, et on expose le tout au soleil; au bout de cinq minutes, le papier, d'abord jaune, est devenu gris de fer sur toutes les parties non couvertes par la plante; on retire alors le tout et on lave le papier à grande eau; toute la partie non impressionnée par le soleil devient d'un beau blanc, et le reste d'un bleu d'autant plus foncé que l'action solaire s'est prolongée davantage; la plante est donc reproduite en blanc sur fond bleu.

Si l'on fait cette première épreuve sur papier mince, on pourra la prendre comme cliché.

En la plaçant à son tour sur une feuille de papier au cyanotype, comme on l'a fait précédemment, on la plante elle même, et en prolongeant cette fois l'action de la lumière une demi-heure, on aura une charmante reproduction de la plante en bleu sur fond blanc.

A. Willoz, courtier d'actions, de billets et de bons a transféré son bureau au coin des rues Baronne et Gravier.

Il y a environ 600 journaux allemands publiés aux Etats-Unis, 17 dans la Nouvelle Angleterre, 208 dans les Etats du Centre, 85 dans ceux du Sud, 350 dans l'Ouest.

Des Américains, résidant à Londres, viennent de se lancer dans une fort intéressante entreprise. Ils ont déjà souscrit une grosse somme d'argent en vue de fonder, dans la ville, une Bourse, anglo-américaine. L'idée est comprendrait, en outre, un hôtel gigantesque, un théâtre pour la production des œuvres dramatiques purement américaines, et une grande salle, calée de cercle, où pourraient se réunir les voyageurs venant des Etats Unis. L'idée est excellente, et l'institution sera largement patronée des deux côtés de l'Atlantique.

Lieux démoraisés, tiens.—Nous apprenons l'institution par l'opre libérale faite par l'excellent journal démocratique, THE NATIONAL DEMOCRAT, publié à Washington, D. C. On fera bien d'en profiter. Tous les démocrates sont appelés à aider à la circulation du journal susmentionné. On désire un correspondant ici. Voir l'annonce.

Les personnes cherchant des placements d'argent sûrs, feront bien de s'adresser à A. Willoz, coin des rues Baronne et Gravier.

Il n'y a pas de ville, au Sud, qui progresse plus rapidement que Chattanooga. Il y règne une activité fébrile, et la population, tout en ayant les sentiments profondément sudistes, ne s'inquiète pas de savoir à quelle section appartiennent ceux avec qui elle fait des affaires.

On s'y est aperçu qu'une famille on l'un serait chapelier, l'autre tailleur, le troisième cordonnier, fait mieux ses affaires que si tous trois étaient un chapelier, ou tailleur, ou cordonnier; aussi les industries les plus diverses pullulent-elles dans la ville.

Le haut fourneau de Citloo, dirigé par le Capt. Dod, est en plein fonctionnement; il fait une centaine de tonnes de fer par jr; celui de Chattanooga conduit par M. L. S. Colyar, en fait quatre-vingt-cinq; une autre sous la même direction fait cent tonnes, et la renommée de ces produits grandit tous les jours, car pas que la qualité du minerai, soit supérieure, on que l'on se serve d'un procédé spécial: tout le succès vient d'un travail sûr et intelligent, de la préparation du coke, et d'un bon mélange des minerais.

Toutes les améliorations sont dues à M. Warner, et à M. L. S. Colyar.

On trouve, à Chattanooga, une immense tannerie, une des plus considérables des Etats-Unis; des usines de rails, des fonderies, une grande clouterie, une fabrique de roues de voitures, de meubles, de "sash". Chattanooga s'est transformée, en quelques années, et est devenue une ville essentiellement manufacturière; aussi s'enrichit-elle rapidement, et y voit-on partout régner le confort.

Remède que l'on dit infaillible contre les fièvres paludéennes:

Prenez un citron, pelez-le, coupez-le en tranches minces, placez le tout dans trois grands verres d'eau; faites bouillir jusqu'à ce que le liquide soit réduit des deux tiers; passez-le dans un linge, laissez refroidir et buvez à jeun.

Les navires coupés au transport du grain, à San Francisco, ont un tonnage général de 473 000.

Dernièrement, il y avait 49 navires faisant ce trafic, réunis dans le port de cette ville, prêts à prendre la mer avec un chargement de graine.

M. Shaw, ingénieur attaché à l'Etat du Colorado, vient de découvrir une montagne d'alun, de plus d'un mille carré. Quelques uns des rocs s'élèvent jusqu'à 700 pieds au-dessus du lit de la rivière Gila. Cet alun est généralement impur. Il a un fort goût d'acide sulphurique. On y trouve, cependant, en grande quantité, de l'alun pur; il n'y a qu'à l'extraire et à l'envoyer sur le marché.

Les forêts pétrifiées de l'Arizona sont maintenant exploitées par les bijoutiers. Une compagnie vient de se fonder à cet effet.

On vient d'entreprendre, aux Etats-Unis, la fabrication de barils en acier. Ces barils sont plus légers et plus durables que ceux de bois.

L'abondance récolte de blé que vient de faire l'Ouest des Etats-Unis, a eu pour conséquence naturelle une grande baisse des prix de vente. Les fermiers, lésés dans leurs intérêts, ont compris qu'il leur fallait avoir recours à d'autres ressources pour vivre, et ils ont résolu de varier leurs cultures. Le *Pioneer Press*, de St. Paul, fait de longs commentaires sur la portée de ce mouvement et sur les conséquences qu'il doit avoir; il démontre les avantages que l'on peut tirer de la semence de la graine de lin.

Sur 9,000,000 de boisseaux que l'on récolte, cette année, près de la moitié sera produite dans le Dakotah et le Minnesota. C'est une culture qui prend, tous les jours, plus d'importance, et il est étonnant que l'Ouest n'ait pas songé plus tôt à l'adopter; le sol s'y prête admirablement, et elle donne autant de boisseaux par acre que le blé. Le prix est, cette année, resté ferme à $1 15 le boisseau, et le rendement est de 18 boisseaux l'acre.

Les fourrages provenant des fabriques d'huile de lin de St Paul sont expédiés pour Chicago et y sont consommés par les laitiers et des nourrisseurs.

Cette culture du lin donne naissance à plusieurs industries qui vont se développer dans l'Ouest et seront pour lui de nouvelles sources de richesses.

La Virginie, le Tennessee, la Caroline du Nord, sont les Etats qui produisent la masse de pistaches qui se vendent sur les marchés. La récolte de l'an dernier, malgré la sécheresse, a été plus abondante qu'on ne s'y attendait, et les prix ont légèrement baissé. Dans les huit années dernières le prix des pistaches a varié, à Cincinnati, de 3.91 cents à 6 87. A la fin de l'année dernière, il était de 4 1/2.

On s'attend, cette année, à un rendement de 1,000,000 de boisseaux dans le Tennessee, soit 25 pour cent de plus que l'an dernier; la Virginie donne 2,200,000, soit une augmentation de 33 pour cent; la Caroline du Nord, 200,000, soit 33 pour cent d'augmentation.

La récolte générale sera donc de 3,200,000 boisseaux, contre 2,450,000 l'an dernier.

La consommation totale a été, en 1884 85 de 2,170,000 boisseaux, valant $2 600,000 en gros. Il a été ensuite importé aux Etats-Unis environ 600 tonnes de pistaches d'Afrique. 150 tonnes ont été expédiées pour la France, en septembre; reste donc 450 tonnes ou 30,000 boisseaux de 30 livres, dans le pays. On en a aussi importé 300 tonnes pour les besoins de la confiserie.

Nous lisons, dans le *Southern World*, d'Atlanta, Géorgie:

On se moque, au Sud, d'un fermier qui fait l'élevage de la volaille; on le considère comme un fou. On pense, on agit tout autrement au Nord et dans l'Ouest. Il y a dans le Massachusetts, dans l'Indiana et autres Etats, des hommes qui se sont amassé des fortunes en se livrant à cet élevage.

On cite un jeune homme qui en mars, en avril et en mai dernier, n'est fait $8,000 par la vente de ses œufs et de ses poules; il en peut aller à la demande. On en cite un autre qui, il y a quelques années, était un pauvre laboureur. Un jour il acheta une paire de poules; il en tira quelques dollars qui l'encouragèrent à se jeter dans l'élevage. Ses affaires grandirent peu à peu; aujourd'hui, il a une grande ferme et un capital de $25,000.

L'industrie du lin reprend de l'activité au Sud. La Compagnie de Woodstock, Alabama, vient de recevoir une commande de 13 000 tonnes pour rouler de "sash" à $20.50 la tonne. C'est la commande la plus importante faite au Sud, depuis le calme des affaires dans cette industrie.

Sur toutes les questions ayant trait aux actions, aux billets et aux bons, renseignez-vous auprès de A. Willoz, courtier, coin des rues Baronne et Gravier.

Nous trouvons, dans le rapport du secrétaire d'Etat du Michigan, des détails intéressants sur l'accroissement de la population de cet Etat.

En 1880, la population était de 1,636,317; en 1884, elle s'est élevée à 1,850,925. L'augmentation, en 4 ans, a donc été de 225 228 habitants. C'est surtout dans les comtés manufacturiers que s'accroissement a eu lieu: dans le comté de Bay, sur une population de 35,150, en 1880, il y a eu augmentation de 16 115. Dans le comté de Saginaw, sur 59 095, il y a eu une augmentation de 16.718; dans celui de Wayne, la population était de 116.444 en 1880; elle a gross de 32 916. Le comté de Muskegon a augmenté de 11,095 sur 26,585; et celui de Kent, de 11,512 sur 73,253, à l'époque du dernier recensement.

Il y a eu une diminution, au contraire, dans les districts agricoles. Elle fait de 8,000. Ces chiffres prouvent, en outre de plus, que ce sont les industries manufacturières qui sont les plus favorables à l'accroissement de population.

Une circulaire récente vient de prescrire aux employés des postes et télégraphes de France d'*espacer* à l'avenir les timbres-postes mis sur les lettres chargées, au lieu de les placer côte à côte comme on le faisait autrefois.

En même temps, il leur est ordonné de refuser toute lettre recommandée on chargée sur laquelle l'expéditeur aurait placé à l'avance ses timbres l'un à côté de l'autre.

La raison de cette mesure est que plusieurs timbres placés sans espace blanc intermédiaire pourraient une place assez grande pour qu'on puisse les soulevant délicatement, il soit possible de pratiquer une ouverture et de retirer le billet de banque. La réintégration des timbres masquant l'ouverture, la fraude serait invisible, et le destinataire ne s'apercevrait de rien qu'après acceptation officielle et écrite de la lettre, trop tard pour pouvoir réclamer utilement.

Il est deux heures du matin; le docteur Purgeroide, qu'on a été quérir en toute hâte, est au chevet d'une malade. Il l'ausculte gravement, puis, d'une voix sombre:

—Madame, si vous avez quelques dispositions à prendre, faites chercher votre notaire; de plus, si vous avez quelques sentiments religieux, donnez ordre de faire venir un prêtre.

—Miséricorde! s'écrie la malade terrifiée, je suis donc perdue!

Le docteur reste un moins cinq minutes sans répondre; la dame va s'étouffer.

—Non, dit-il enfin, mais je serais désolé d'être le seul auquel on ait fait la farce de le réveiller pour rien.

Société Bienfaisance et Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans—Décédé hier à midi, le sociétaire JOLY CASSIUS, natif des environs de Tarbes, Département des Basses Pyrénées, France.

MM. les sociétaires et spécialement ceux de la catégorie du mois d'OCTOBRE, sont priés d'assister à ses funérailles qui auront lieu aujourd'hui, à 4 heures P. M. Le convoi partira de sa dernière résidence, coin Lovers et Adam.

Par ordre du Vice-Président.
J. GUERPH LEBLANC,
Faisant fonction de Président.
L. SIXON, Secrétaire.

B. TREMOULET,
Rue Decatur, No 7, vis à vis la Poste
Vins de Bordeaux des meilleurs crûs, rouge de maisons de premier ordre.
Sherries de Duff Gordon & Co, de Pedro Domecq, etc.
Portes de Sandeman & Co, Offley, Cramp & Forrester.
Champagne de toutes marques en vogue.
Vieux Whiskies, Cognacs, Rhum, Gin, Ale, etc.
Vins de Californie de toutes sortes.
Vin de St-Vincent véritable, etc, etc, etc.
AUX PLUS BAS PRIX.

W. G. COYLE & CO.
CHARBON - - - - COKE
CHARBON PITTSBURG, ANTHRACITE ET DANVEL.
CHARBON DE CONNELSVILLE.
Les plasteurs, fondeurs, steamers, familles et les personnes en général qui emploient du charbon ou du coke pour des machines à vapeur, trouveront à s'approvisionner promptement en s'adressant au
Bureau, 47 Carondelet, coin Union.
7oct—3m

Mme D. LOPEZ,
178.....RUE DU CANAL.....178
A l'honneur d'annoncer à ses clientes et à ses clients qu'elle fera demain, SAMEDI 25 octobre, l'ouverture d'un excellent LUNCH et l'on trouvera toutes les primeurs de notre marché. M. Lopez fils, revient du Nord avec un assortiment complet de bonnes fins de tous les prix, bottes cartonnages, poches, etc. pour les fêtes. Il s'est assuré les services d'un cuisinier de première classe dont on dit le plus grand bien.
24oct—2f

Orphéon Français.
L'Orphéon donnera le SAMEDI 25 courant, sous la direction du Prof. A. Vullier, un grand Concert et Bal, au Washington Artillery Hall.
Admission: Un dollar.
Pour les invitations de dames s'adresser chez MM. CHA. T. CHAUVIERE, 95 rue de Chartres.
19 oct—19,22,25

Un lot complet de CARTES-PANTALIE envoyé gratuitement aux personnes qui enverront Bro na Iron Bit